

JANVIER

*Car être libre n'a peut-être de sens
que si on l'est pour rien.*

YANNICK HAENEL,
Je cherche l'Italie

Le 3 janvier 2017.

Je suis le même et je ne suis pas le même.
Je vis à Bruxelles.
Ma grand-mère est morte.
Le château, recouvert de givre, dort dans la brume.

Bruxelles.

Nous sommes arrivés dimanche soir au même moment que Diane qui rejoignait son appartement depuis Gand. Elle nous envoyait un message pour dire qu'elle s'y trouvait alors que nous tournions dans le quartier pour chercher une place. Nous avons sonné, sommes montés au premier étage : Diane a ouvert la porte, lumière douce dans l'appartement. Plafonds hauts, quatre mètres – Éric a dit : ça ne nous change pas du château. J'ai souri.

Le lendemain matin, il dirait : ça fait du bien de ne plus avoir le poids du château, et même si ce *bien* ne durerait pas, la phrase m'avait réconforté.

Nous sommes loin, nous sommes ailleurs, nous vivons autre chose.

Le 5 janvier.

Éric repart ce matin pour Villequiers. Déjà. On a ouvert les yeux l'un et l'autre vers cinq heures, incapables de se rendormir, on s'est levé, café, parlé un peu, puis je me suis recouché. Éric m'a rejoint vers six heures, on a dormi deux heures encore, après quoi on a fait l'amour. On avait bu trois bières au *Baroque* la veille, mangé des frites, puis une autre bière ailleurs, on avait terminé au *StammBar* qui ouvrait à vingt-et-une heures, le bar était désert et on avait préféré rentrer à la maison.

À la maison.

On avait quitté l'appartement vers quatorze heures après le passage de Pascale : Éric voulait acheter des boutons et du fil pour raccommoder son pull marine, puis il voulait voir les magasins de tissus le long du canal. On avait marché sous une pluie fine, puis on s'était arrêté au *Walvis* — souvenir de *Nina Myers*, de la première rencontre avec Gilles Collard qui le premier le publierait. On avait fait les boutiques le long de Dansaert, puis les magasins sur Saint-Géry et la rue du Midi. On avait mangé à Fritland, le long de la Bourse, on se rendait compte que c'était une idée idiote de vouloir aller dans un bar après cela parce qu'on avait des relents de pommes frites et le ventre plein, mais on était heureux, on voulait en profiter. On savait qu'Éric partirait le jour suivant, même si ni lui ni moi n'avions envie d'en parler.

Éric range, s'empote, fait du bruit, empêche l'écriture, il peste, je le calme, je dis que je suis en train d'écrire, je pense que j'aurai la journée ensuite pour écrire seul, qu'il n'y aura

plus de bruit, qu'il faut que je profite au contraire, de ses mouvements d'humeur, de sa présence, de sa peau, de ses sourcils froncés alors qu'il fait ses bagages, de ses interruptions qui m'amuse plus qu'elles ne me dérangent.

Le 7 janvier.

Dans le rêve, je réglais mes comptes, puis je me frappais les mains l'une contre l'autre en jetant : à qui le tour ?

Je me suis réveillé à neuf heures et demie avec la pensée que je me reposais enfin. Je ne culpabilisais de rien – je n'avais de fait envie de rien et ne me sentais pas frustré – et je comprenais que j'avais fait un parcours certain auprès de ma grand-mère, même si chaotique vers la fin, en tout cas : moins impliqué, plus retenu, idem avec le château, mais que c'était fini et que j'étais libre.

Tristement si on veut.

Mais ce n'est pas moi qui ai tué ma grand-mère.

J'ai souri vers le plafond, hier c'était dans la douche que sa pensée était venue me visiter et je lui souriais, et la remerciais : je me sentais bien à Bruxelles, et heureux malgré l'absence d'Éric. J'avais dormi le jour de son départ une partie de l'après-midi, il n'y avait urgence à rien. J'avais bu une bière blanche au *Baroque* dans la soirée, puis deux, puis trois, en sympathisant avec les gens autour de moi.

Le lendemain, Flament m'avait téléphoné à propos du *Journal 2016*, il voulait savoir où j'en étais : j'avais expliqué le contexte, la relecture qui commençait, je lui demandais une à deux semaines avant de lui livrer le manuscrit, et je m'étais mis au travail l'après-midi même, trois heures d'affilée.

Le 8 janvier.

J'avais été réveillé par un SMS de mon frère en réponse à la photo que je lui avais envoyée dans la soirée : le carrefour face à ma fenêtre, que je trouvais joli.

Je m'étais à nouveau réveillé à neuf heures quarante : le bébé de la maison voisine pleurait et le père et la mère lui gueulaient dessus. J'avais ouvert les yeux, le poignet me faisait mal, la main plutôt, le cou encore un peu mais si j'avais eu peur en me couchant d'être courbaturé au matin, je n'avais pas envisagé que ce serait la main droite qui poserait le plus de problème. Je me disais que je devrais rester au lit – j'avais peur de glisser dans la rue comme la veille, à l'angle d'Alseberg et d'Altitude Cent : mon corps s'était envolé et je m'étais abattu sur le dos, bien à plat. J'avais été sonné une ou deux secondes, le souffle ne revenait pas, la douleur dans la cage thoracique était incroyable et j'écarquillais les yeux face au couple qui me tendait la main pour m'aider à me relever. La dame avait dit que ça glissait, et sa phrase avait réussi à me faire sourire. Je m'étais relevé, il n'y avait rien de cassé, je ne m'étais même pas sali : le trottoir était une patinoire impeccable, luisante, les pavés brillaient sous le ciel de neige. J'avais repris mon chemin prudemment – je faisais attention auparavant mais mon esprit s'évadait et je me contraignais à présent à ne penser qu'au trottoir et à éviter une autre chute qui pourrait s'avérer plus grave.

Diane m'avait massé les cervicales au *Baume du Tigre* après le dîner. Nous avons passé la soirée à deux, son compagnon n'avait pas eu le courage de sortir avec la neige et le froid. Mes salades d'entrée étaient délicieuses, mon risotto aux champignons des bois, une merveille. Diane avait fait une galette des rois, dont la crème, mélange de frangipane et de pâtissière, était sublime. On avait descendu la moitié d'une

bouteille de blanc, et la même chose avec le rouge qu'elle avait apporté. Elle avait quitté l'appartement vers onze heures et demie, j'avais envoyé un message à Éric, et la photographie du carrefour. De son côté, Éric avait mangé un pot-au-feu me répondait-il, il avait des problèmes avec la préparation de son chantier mais il verrait le lendemain, il allait se coucher, il m'embrassait – mon chéri.

Je me disais que je devrais rester au lit mais je n'en avais pas envie ni de me plaindre. J'avais rendez-vous avec Gilles place du Jeu de Balle, il avait écrit qu'on mangerait des *pistolets* ensemble, et je me disais que c'était une belle phrase belge – comme la veille quand Diane, parlant d'une amie, disait avec admiration qu'elle chipotait beaucoup, ce qui voulait dire qu'elle était douée pour tout un tas de choses. J'aimais ces nouveaux vocables, j'aimais ma voix qui prenait déjà des intonations belges, je me disais que j'allais rapidement être avalé par la Belgique.

J'ai envoyé un message à Christian à dix heures : c'est l'anniversaire de Stéphan aujourd'hui.

Le 9 janvier.

Tu bois un café crème au *Bar du Matin*, puis un expresso assorti d'un pain au chocolat – tu laisses sur le côté les spéculoos, tu deviens belge peu à peu. Tu écris trois cartes postales, aux Bernard, aux Pascaud, aux Stapleton. Tu voulais en envoyer une à Éric mais tu n'étais pas certain qu'il la recevrait avant de quitter Villequiers pour son chantier à Paris, aussi tu te dis que les mails et les SMS que vous échangez suffiront.